

Possibilités de conscientisation à partir d'un cours de couture
Conscientization Possibilities Offered by a Sewing Course
Posibilidades de concientización a partir de un curso de costura

Emilia Jimenez Martinez

Numéro 2 (42), automne 1979

Éducation populaire, culture et pouvoir

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1034847ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1034847ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lien social et Politiques

ISSN

0707-9699 (imprimé)

2369-6400 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Jimenez Martinez, E. (1979). Possibilités de conscientisation à partir d'un cours de couture. *International Review of Community Development / Revue internationale d'action communautaire*, (2), 31–36.
<https://doi.org/10.7202/1034847ar>

Résumé de l'article

Un groupe de femmes immigrées turques et marocaines a été constitué dans un quartier populaire défavorisé de Bruxelles en vue de fournir à ces femmes l'occasion d'une réflexion et d'une action à partir de leurs problèmes et de leurs besoins. C'est autour d'un cours de couture que ces femmes se sont rassemblées, seul moyen de sortir de chez elles, de rencontrer un groupe sans pour autant provoquer dès le début une rupture brutale avec le milieu de vie et les coutumes habituels.

L'article décrit le cheminement du groupe, les prises de conscience aussi bien des participantes que de l'animatrice et les résultats obtenus.

Possibilités de conscientisation à partir d'un cours de couture

E. Jimenez Martinez

L'action qui va être décrite se situe en plein coeur de Bruxelles, dans le quartier « Nord », ainsi appelé à cause de sa proximité de la gare du Nord.

Autrefois habité en grande partie par des familles aisées, ce quartier a aujourd'hui une population essentiellement composée de personnes âgées belges et de familles immigrées, surtout turques et marocaines.

Ce milieu immigré est un milieu populaire défavorisé. Ses relations avec les autres groupes sont caractérisées par le phénomène de la domination et de la dépendance, non seulement du point de vue économique, mais aussi politique et culturel.

Cependant le milieu immigré ne constitue pas un groupe monolithique. Il existe en son sein grand nombre de groupes et catégories sociales dont les relations mutuelles portent aussi le cachet de la domination et de la dépendance. Celles-ci sont surtout visibles dans le cas des femmes.

Quand elles émigrent en Belgique, les femmes turques et marocaines apportent inexorablement dans leurs bagages le statut social et familial qu'elles possèdent dans leur pays d'origine : infériorité et dépendance par rapport à l'homme, manque d'instruction, confinement à la maison, etc.

C'est dans ce contexte que se situe mon projet de créer avec des femmes immigrées, surtout marocaines, un groupe de réflexion et d'action à partir de leurs problèmes et de leurs besoins. Pour y arriver, je pensais que le meilleur moyen était d'organiser un cours de couture : celui-ci était susceptible d'attirer leur intérêt — car dans la culture marocaine tradi-

tionnelle savoir coudre est une valorisation pour la femme — et en même temps suscitait moins de craintes et de réticences de la part d'elles-mêmes et de leur milieu. En effet, les maris permettent plus facilement à leurs femmes d'aller à un cours de couture que de sortir pour d'autres activités ou réunions. Ils voient dans la couture une tâche spécifiquement féminine ne risquant pas de bouleverser l'équilibre actuel des rôles familiaux. Ils sont même positivement intéressés à ce que leurs femmes apprennent la couture et ils leur achètent facilement une machine à coudre.

Considéré sous cet angle, le cours de couture peut avoir un rôle plutôt conservateur : il va dans le sens de la répartition traditionnelle des tâches et de l'autorité dans ces familles. Cependant ce cours est pour beaucoup de femmes le seul moyen de sortir de chez elles et de rencontrer un groupe qui peut les ouvrir à d'autres perspectives, sans pour autant provoquer dès le début une rupture brusque avec la situation actuelle, rupture qui serait psychologiquement difficile à supporter.

*Le cours de couture :
étape intermédiaire
vers le groupe de réflexion et d'action.*

Si le cours de couture était dans mon projet une étape pour arriver à former un groupe de réflexion et d'action, il n'était cependant pas un simple moyen.

Il avait aussi un sens en lui-même :

- l'apprentissage de la couture permet à ces femmes de faire des économies familiales ;
- le cours favorise la créativité et une certaine valorisation de la femme. Créer valorise le créateur. Quand les femmes terminaient un vêtement, elles le montraient aux autres avec un sentiment de satisfaction : « c'est moi qui l'ai fait ». Elles étaient également fières de le montrer à leurs maris.

Le cours de couture a été surtout une étape intermédiaire en faisant des femmes qui y assistaient un groupe d'amitié. La méthode employée pendant les cours a été particulièrement efficace pour la création de ce climat de relations amicales.

Voici, en quelques mots, les principales lignes suivies dans la méthode :

a) imbrication des deux objectifs du cours : formation à la coupe et couture et création d'un climat d'amitié.

On a évité qu'il y ait un découpage entre les deux. On aurait pu organiser les séances de façon à avoir dans un premier temps le cours de couture, qui se serait déroulé d'une façon plus ou moins formelle, et ensuite un temps consacré aux contacts et relations plus personnels. À mon sens, cette façon de s'organiser n'aurait pas réussi à créer une ambiance suffisamment détendue pour s'exprimer librement car le fait de donner un temps exclusivement destiné à l'expression aurait eu un caractère un peu forcé et aurait probablement bloqué la spontanéité. Il était important que l'apprentissage de la couture et l'expression puissent se faire en même temps. Si pendant le cours naissait un sujet de conversation, soit au niveau du groupe tout entier, soit entre plusieurs membres, il était favorisé, même si cela retardait la marche de la couture ;

b) apprentissage par la pratique plutôt que par la théorie.

Pour des femmes qui ne savaient, pour la plupart, ni lire ni écrire, il était impossible de donner un cours théorique. Nous avons commencé par apprendre à calquer un patron et à le découper. Chacune avait apporté le modèle qu'elle désirait découper. Mais elle ne le faisait pas individuellement. À tour de rôle, nous avons pris le modèle de chacune et nous l'avons calqué et découpé ensemble. Toutes ont donc participé à la réalisation de chaque patron.

Nous étions toutes autour d'une table et travaillions à un même patron. L'une fixait les épingles, une autre tenait le papier, d'autres dessinaient en même temps les différentes parties du patron...

Être autour d'une table était l'occasion d'apprendre ensemble, mais aussi d'aborder un certain nombre de sujets de conversation qui naissaient spontanément, certains sérieux, d'autres amusants. Ainsi se « cousaient », au fil des jours, des liens d'amitié

La réflexion et l'action dans le groupe

En voyant que dès les premières rencontres les femmes s'exprimaient avec une certaine liberté sur des sujets tels que la sexualité, les rapports hommes-femmes, le mariage, etc, j'ai cru qu'on arriverait assez vite à traiter systématiquement un bon nombre de ces problèmes.

Par la suite, je me suis rendu compte que ce n'était pas aussi facile que je le pensais car, d'une part, certaines ne venaient pas régulièrement et, d'autre part, je sentais qu'il était prématuré de traiter ces sujets d'une façon plus formelle. Elles semblaient en effet vouloir simplement faire certaines réflexions qu'elles devaient réprimer quand elles se trouvaient dans d'autres lieux.

Je découvrais ainsi quelque chose qui me semble fondamental. Je croyais au début que j'allais faire connaître aux femmes leur situation d'oppression, tant sur le plan familial que social. Je devais me rendre à l'évidence qu'elles étaient conscientes d'un certain nombre de ces réalités. Seulement, cette conscience ne les poussait pas à agir. En ce qui concerne leur situation familiale, certaines trouvaient cela normal : « c'est notre religion qui le veut ainsi », « chez nous c'est comme ça ». D'autres n'étaient pas d'accord avec cette situation, mais trouvaient impossible d'en sortir et s'y résignaient.

J'ai alors compris qu'il fallait non des exposés pour leur faire connaître la réalité qu'elles vivaient, mais un groupe dans lequel elles se sentent partie prenante et qui les aiderait à passer d'une attitude plus ou moins résignée à une attitude plus dynamique.

L'amitié dans le groupe

Pour arriver à un groupe qui puisse réfléchir d'une façon critique et qui, en même temps, soit engagé dans l'action, il fallait passer par une étape intermédiaire : celle de la formation d'un *groupe*, c'est-à-dire, d'un ensemble de relations amicales entre ces personnes, de façon à ce que naisse en elles la conscience d'un « nous » collectif.

Il faut d'abord noter que la création d'un groupe d'amitié avait un sens en lui-même : il répondait à un besoin que la plupart de ces femmes ressentaient. À cause de leur situation de déracinement et aussi parce que les relations humaines sont très valorisées dans leur culture d'origine, ces femmes sentaient le besoin de se retrouver entre elles dans une ambiance amicale.

Le climat d'amitié était aussi nécessaire pour que la réflexion puisse être suffisamment authentique. Il me semble que dans beaucoup de groupes qui se réunissent exclusivement pour réfléchir, il y a souvent peu de spontanéité et on s'y force parfois à jouer un certain rôle. Si j'avais organisé des réunions de ce style avec les femmes immigrées, il y aurait eu probablement un décalage entre elles et moi. Les sujets abordés et le mode de réflexion auraient été quelque peu imposés — même si je leur avais demandé au préalable ce qui les intéressait — et elles auraient dû se forcer pour y accéder. À la limite, cela aurait été pour elles une sorte d'aliénation : elles n'auraient pas pu s'exprimer comme elles sont. L'amitié a justement eu comme fonction de faire naître entre ces femmes la confiance mutuelle et la spontanéité nécessaires pour que, une fois le moment venu, elles puissent s'exprimer et réfléchir de façon authentique.

L'amitié ne s'est pas installée d'un coup dans le groupe. Elle est née progressivement, selon son rythme propre de mûrissement. Vouloir aller trop vite aurait pu produire des blocages.

Expression et prise de conscience du vécu

Les heures passées ensemble au cours de couture ont été l'occasion de parler d'une façon informelle d'un certain nombre de sujets, tout en continuant de faire les activités propres au cours. Ces conversations avaient certaines caractéristiques :

a) les sujets n'étaient jamais préparés à l'avance. Parfois ils étaient provoqués par un détail de la vie courante, d'autres fois c'étaient des questions posées à l'animatrice ;

b) on ne faisait pas des considérations générales. Chacune parlait de la situation qu'elle vivait. Ce caractère concret de la réflexion sur la réalité me semble absolument essentiel pour arriver à une prise de conscience critique de cette même réalité ;

c) les sujets abordés étaient presque toujours des sujets familiaux. Au début cela me posait question car je me demandais s'il ne fallait pas arriver à une conscience politique pour que le changement soit efficace. En y réfléchissant, je me suis rendu compte de plusieurs choses :

— les femmes qui venaient au cours étaient très réticentes vis-à-vis de la politique. Cela s'explique par le fait qu'elles sont immigrées et par le milieu dans lequel elles vivent. Il ne faut pas oublier que ce qui peut coûter à quelqu'un du pays une petite tracasserie administrative peut signifier pour l'étranger l'expulsion du pays ;

— vouloir imposer une prise de conscience sociale et politique à tout prix aurait été quelque chose de surfait. Elles n'étaient pas mûres pour cela. Il me semblait qu'il fallait partir du point où elles étaient ;

— parler surtout des sujets familiaux et au niveau de la situation de fait n'a pas été une perte de temps car la prise de conscience dans un domaine conduira, je crois à plus ou moins longue échéance, à la prise de conscience dans les autres domaines. Si ces femmes deviennent des sujets actifs, en refusant de subir passivement les événements de leur vie familiale, elles découvriront les racines de ces événements dans la législation et la structure sociale et seront tout « naturellement » amenées à réfléchir et à agir dans ce domaine ;

d) l'expression du vécu se faisait parfois plus par le geste que par la parole. Tout au long de l'année, le corps a joué un rôle important dans les relations entre les membres du groupe.

Les premiers cours ont été consacrés à l'apprentissage de la prise de mesures. Je leur ai d'abord montré comment faire en le faisant sur l'une d'entre elles. Ensuite j'ai demandé que chacune le fasse sur une autre. Le résultat a été surprenant. D'abord

toutes étaient très maladroites dans l'utilisation du mètre et la façon de prendre les mesures. Cela ne les a pas du tout gênées, bien au contraire, elles ont bien ri et blagué. Mais le rapprochement corporel a eu comme effet de rompre la glace entre elles. À partir de ce moment-là, la spontanéité était plus grande et les relations ont pris une tournure très détendue.

Si le rapprochement physique a favorisé l'établissement de relations moins formelles, le climat de ces relations a de son côté facilité une plus grande liberté d'expression corporelle. Nous avons très vite commencé à nous embrasser au lieu de nous donner la main pour nous saluer. Peu de gêne aussi dans l'essayage de vêtements.

Le corps a été aussi un moyen privilégié d'expression de sentiments plus profonds. Cela a été notamment le cas de l'une ou l'autre femme qui, devant le groupe, a mimé des scènes familiales ou certaines caractéristiques de la relation homme-femme. Le geste engageant tout le corps est un moyen d'expression plus globalisant que la parole. Plus engagé aussi : ce ne sont pas uniquement les cordes vocales qui s'y mettent, mais tout le corps. La parole est déjà une conceptualisation du vécu. Ce que les femmes exprimaient n'étaient pas des théories sur la réalité, mais du réel pour ainsi dire à l'état brut. Le meilleur moyen d'expression était le geste. Parfois l'échange du groupe ressemblait plutôt à un jeu théâtral dans lequel un membre mimait une scène et les autres réagissaient. Cela se faisait souvent dans un climat amusant — comme pour rendre plus supportable le vécu — et la réaction générale était le rire. Celle qui mimait ne mimant pas une idée générale mais quelque chose qu'elle avait réellement vécu, cela donnait une grande intensité à la communication.

e) après les neuf premiers mois de cours, l'expression du vécu n'était pas encore conscience critique. On y décelait certes une certaine libération et prise de conscience car, en s'exprimant, les femmes prenaient un certain recul par rapport à ce qu'elles vivaient. Cependant l'expression était encore surtout l'explosion de sentiments qu'elles devaient réprimer ailleurs. Elle était « décompression ».

Étant surtout une soupape de sûreté, cette décompression a pu avoir un certain effet conservateur. Ainsi, ridiculiser son mari dans le groupe permet à tel membre de continuer à supporter à la

maison sa dépendance par rapport à lui. Dans l'avenir il faudra donc veiller à ce que le groupe ne stagne pas dans cette phase et s'engage dans une réflexion plus critique. Mais la « décompression » aura probablement été une étape nécessaire.

Tout ceci fait comprendre que la prise de conscience est un long mûrissement et se fait de façon progressive. Il y a trop d'implications psychologiques, familiales et sociales pour que cela puisse se réaliser en quelques semaines ou en quelques mois.

Lien entre la réflexion et l'action

La prise de conscience et l'action vont de pair. Il faut bien connaître la réalité pour la changer, mais c'est en essayant de la changer qu'on en prend vraiment conscience. Ainsi c'est à partir du moment où elle a engagé des démarches de divorce que telle femme du groupe a commencé à prendre vraiment conscience du fait que la situation d'oppression de la femme n'est pas simplement une situation de fait dans les relations hommes-femmes, mais qu'elle est appuyée par la législation, ainsi que par la culture et la religion.

Dès le début, le projet de former un groupe était formulé en termes de réflexion et d'action. Dans cette première année d'existence, le groupe ne s'est pas engagé en tant que tel dans l'action. Même sur le plan individuel, on éprouvait des difficultés à le faire. Un exemple suffira à le montrer.

Une femme dit qu'elle ne pourra pas venir au goûter organisé par le groupe, car son mari ne le lui permet pas. Les autres lui disent d'insister et de préciser que ce ne sera qu'une petite fête entre elles. Elle répond : « si j'insiste, il va se fâcher ». Un membre du groupe suggère : « S'il se fâche, fâche-toi aussi ; c'est ce que je fais avec mon mari. » Finalement cette femme n'est pas venue au goûter. Bien que désireuse d'y participer, elle n'a pas osé insister auprès de son mari, préférant ainsi la paix du ménage à la conquête de ses droits.

Ceci pose tout le problème des relations entre la prise de conscience, l'action qui en découle et la structure dans laquelle on vit. D'un côté, le fait qu'on tient plus ou moins à cette structure — car elle donne une certaine sécurité — peut empêcher la prise de conscience active ; on refuse plus ou moins

volontairement de réfléchir à ce qu'on vit parce que cela met en question trop de choses. D'un autre côté, si on prend une conscience active d'une réalité et qu'on se sent incapable de la changer, on sera contraint de vivre une tension qui n'est pas toujours facilement supportable.

Si on fait l'option d'agir, on risque de se retrouver seul, rejeté par sa famille et son milieu, avec des appuis qui sont surtout extérieurs (mouvements, partis politiques, organismes sociaux, etc). Dans ces circonstances, qui peut tenir le coup? Je connais plusieurs cas de jeunes femmes immigrées qui, ayant été sensibilisées à des relations égalitaires avec l'homme, n'ont pas tenu longtemps dans le mariage car leur mari voulait rester le maître. Après la rupture, elles se sont senties coupées même de leur famille et de leur milieu. Sont-elles dans ce cas libérées ou désespérées?

Il est difficile de répondre à cette question. Cependant les difficultés éventuelles ne doivent pas être un frein à l'effort de prise de conscience. Seulement, le groupe et les personnes qui le composent doivent être suffisamment réalistes pour ne pas se lancer dans une action sans considérer préalablement les conséquences qui peuvent en découler tant pour la personne que pour le milieu.

L'animatrice dans le groupe

Mon premier travail d'animatrice a été de créer le groupe. Une fois qu'il a démarré, je pensais au début que mon rôle était de proposer des sujets et de diriger plus ou moins la discussion. J'ai dû abandonner cette idée pour laisser évoluer le groupe d'une façon plus autonome.

Je me suis efforcée de favoriser un climat de spontanéité et de détente. Ce n'est pas moi qui ai créé ce climat. J'ai essayé de ne pas l'empêcher de naître, et de ne pas l'étouffer une fois né. Pour cela j'ai voulu être la plus proche possible des femmes, acceptant pleinement leur façon de s'exprimer.

Le fait de les avoir acceptées telles qu'elles sont, sans essayer de leur imposer les modèles de notre culture a fait qu'elles se sont senties vraiment chez elles dans le groupe. Si j'avais essayé de couper certaines expressions, le groupe n'aurait pas été lui-même.

Il me semble que les femmes ont beaucoup apprécié ce climat de spontanéité et la simplicité des relations entre elles et moi. Un jour, une femme s'exerçait à prendre les mesures sur moi. À un moment donné, elle m'a volontairement chatouillée, au rire général de tout le groupe. Ensuite elle a commenté : « Si je ne peux pas faire cela avec l'animatrice de l'année prochaine, je ne viendrai pas ».

L'animation d'un groupe comporte un certain nombre de techniques propres à la dynamique des groupes : empathie, directivité - non-directivité, etc. Il y a cependant d'autres éléments plus diffus, moins mesurables, moins « techniques », mais qui me semblent tout aussi importants pour le groupe : les relations affectives entre l'animatrice et le groupe, sa solidarité de base avec lui, le tempérament même de l'animatrice qui, par sa seule présence, peut favoriser ou freiner la spontanéité et finalement l'authenticité des membres... Dans le groupe dont il est question ici, ces éléments ont de fait beaucoup joué.

Dans les échanges en groupe, j'ai essayé, par mes questions sur le sujet déjà suscité par elles, d'orienter le dialogue vers des aspects qui autrement n'auraient pas été abordés. Laisse à lui-même, le groupe serait souvent resté à une simple constatation de la réalité. Il fallait qu'il réfléchisse au pourquoi des choses.

Progressivement j'ai pris conscience que je n'étais pas là pour changer quelque chose en elles à partir de moi-même, mais pour leur permettre de changer à partir d'elles-mêmes.

En tant qu'animatrice, ce n'est pas moi qui leur donne une conscience critique de la réalité, mais ce sont les membres du groupe qui se conscientisent mutuellement. Le cas d'un membre du groupe, par exemple, a beaucoup fait réfléchir les autres. En voyant que cette femme devait se débrouiller toute seule car elle était veuve, certaines femmes du groupe ont fait la réflexion qu'elles devraient apprendre le français, ainsi qu'à lire et à écrire, pour pouvoir, le cas échéant, se débrouiller par elles-mêmes.

Le fait que ce ne soit pas moi qui conscientise ne veut pas dire qu j'ai pris une attitude purement passive ou que j'étais là uniquement pour faire ce qu'elles voulaient. J'avais aussi des valeurs à véhiculer. Celles-ci étaient notamment : l'autonomie de

la personne, un minimum d'égalité entre l'homme et la femme, une vision critique de la réalité et un engagement concret pour changer celle-ci comme éléments essentiels dans le processus de libération par rapport à l'oppression et à la dépendance. Dans le travail social, on part toujours d'une conception de l'homme et de la société. Cette base « idéologique » est toujours présente, que ce soit d'une façon consciente ou inconsciente. Je préfère avoir conscience des valeurs que je mets en jeu dans mon action.

Le fait de vouloir communiquer ces valeurs pourrait paraître incompatible avec ma volonté que les femmes restent elles-mêmes, sans être aliénées par des idées imposées de l'extérieur. En créant le groupe, je ne les leur ai pas imposées, mais leur ai offert la possibilité de se situer plus consciemment par rapport à elles.

Emilia Jimenez Martinez

Bruxelles